

# LES VACANCES

VOL. 1

ROXTON FALLO, P. R., 10 AOUT 1884

NO 5

## NOTES LOCALES

La corporation du Village est à faire recouvrir notre marché par M. Léandre Sasseville.

Melle Agnès Dulude est partie hier matin pour quinze jours, en visite chez M. O' Cain, le maire de St Jean.

Depuis environ trois semaines, les forêts du 4me et du 5me rang de Roxton sont fréquentées par un individu à la mine étrange. C'est un homme de haute taille, pouvant avoir de 60 à 70 ans, portant une barbe grise, et vêtu d'un habit en *stoff* du pays canadien. Ce singulier personnage marche pendant le jour la tête baissée et à l'approche de la nuit, on le voit entrer dans les bois. Interrogé sur ses parents et le lieu où ils demeuraient, il a répondu qu'il n'avait jamais connu son père ni sa mère, et qu'il ne savait pas d'où il venait. Il a dit aussi avoir un frère, mais qu'il ne l'avait pas vu depuis bien longtemps.

## ST HYACINTHE

Monsieur l'abbé L. T. Proulx, professeur de Belles-Lettres au Séminaire de St Hyacinthe, doit partir prochainement, sur ordre du médecin, pour aller rétablir sa santé sous quelque climat plus favorable.

Ulric Lefebvre, frère de notre condisciple Ephrem, et employé comme mécanicien chez M. Picard, manufacturier de cette ville, s'est fait briser l'avant-bras en deux endroits par une machine.

## QUELQUES PENSEES SUR LES FINS DERNIERES D'UN ECOLIER EN VACANCES

O vanité ! O néant ! O mortels ignorants de vos destinées ! Que faites-vous donc à cette heure présente ? Ou vos pas égarés vous ont-ils conduits ? Ah ! vous êtes perdus au milieu d'un monde séducteur, aveuglés par le désir insatiable des jouissances.

Les plaisirs, les voluptés de cette terre vous ont séduits, et la vie si belle, si agréable des vacances, vous a rendus sourds aux appels de toute autre vie. Vos yeux se sont habitués à ne voir partout que félicité ; aucune limite, aucune fin n'apparaît devant vous. La lumière du jour est toujours trop vite disparue ; souvent, très souvent, la lumière de la nuit qui l'a remplacée, fuit trop rapidement, et alors il faut en venir à cette cruelle séparation qui brise tant de cœurs. Mais, qu'importe ! un projet nouveau vite énoncé est aussitôt accepté ; puis on a hâte au lendemain. Chaque jour s'écoule ainsi pour vous, amis lecteurs. Vous dites sans cesse à votre imagination : ne t'arrête pas, conçois encore de nouveaux projets pour demain ; marche, il n'y a pas de fin !

Votre raison n'est plus écoutée, pas même entendue quand elle vous crie : arrête, ne va pas trop loin ; l'erreur te perd : il y a une fin à tout ici-bas, et elle est proche ; gare au 4 septembre ! c'est le terme de tous les plaisirs ; écoute-moi, le voici qui arrive.

(Suite à la 18me page.)

## LES VACANCES

Journal hebdomadaire paraissant le jeudi  
de chaque semaine, pendant les  
mois de juillet et d'août  
seulement.

JOS. TARTE, Ecclier.

Rédacteur-Imprimeur-Propriétaire.

### COLLABORATEURS

MM. EMILE VINCENT, HECTOR MORIN,  
CHARLES MINETTE, STANISLAS LEMAY,  
ETC., ETC.

ABONNEMENT, - - - 10 CENTIMS

ROXTON FALLS, P. Q., 18 AOÛT 1894.

### ECHOS DU SANCTUM

LES VACANCES, — le seul journal de  
langue française publié sans accents !

Nous aurions une communication im-  
portante à faire à Gibbotts Gobbings.

Nous regrettons que le manque d'es-  
pace nous oblige à remettre à la se-  
maine prochaine la publication de la  
lettre que LOUIS nous envoie en  
réponse à ce qui lui était adressé dans  
notre dernier éditorial.

Nous avons l'intention de doubler  
le format de notre journal à l'occa-  
sion de la fin des vacances et de no-  
tre dernier numéro pour 1894. Tous  
nos collaborateurs, surtout ceux qui  
ne nous ont encore rien envoyé, sont  
invités à fournir chacun leur ar-  
ticle pour ce numéro qui sera le nu-  
méro-souvenir des VACANCES pour cet-  
te année.

(Suite.)

Mes chers amis, écolier moi-même,  
je sens combien est terrible cette vé-  
rité; je sympathise donc avec ceux  
qui ont les mêmes sentiments que moi,  
mais surtout avec ceux qui n'ont pas  
encore pensé à cette grande vérité  
que tous connaîtront le 4 septembre,  
parce que je sais les déceptions qui  
les attendent.

Oui, je les vois quand tout-à-coup,  
comme un spectre, se dressera devant  
eux le géant, le monstre, le 4 septem-  
bre.

Horreur! les uns se voileront la fa-  
ce et tacheront de tourner la tête  
pour ne rien voir; c'est un rêve, dira-  
t-on; mais alors le spectre parlera,  
les réveillera, les saisira en disant: Sui-  
vez-moi. Et alors, alors que l'au-  
dra-t-il donc faire? Malheur, il faudra  
le suivre! Qu'on se tienne sur ses gar-  
des; qu'on ne se laisse pas surprendre.

Puissent les lecteurs des VACANCES  
qui liront ces quelques réflexions y  
trouver un bon et salutaire avertisse-  
ment.

En attendant l'heure fatale, malgré  
notre crainte et notre tremblement,  
"allumons encore notre pipe, fumons  
du tabac, il n'y a pas de mal à  
ça."

B. C.

### LES LIVRES

Ce sont des maîtres qui nous instrui-  
sent sans nous frapper et sans nous fouet-  
ter, sans colère et sans dépense. Vous  
les trouvez toujours éveillés lorsque vous  
recourez à eux; toujours prêts à vous ai-  
der dans vos recherches lorsque vous a-  
vez besoin d'eux, ils ne répondent pas à  
vos murmures par d'autres murmures, et  
ne tournent pas en ridicule votre ignoran-  
ce.

PLINE

DE L'ÉPREUVE AU BONHEUR

SOUVENIR D'UN ENFANT

INTRODUCTION.

Il n'est pas dans l'histoire, de page plus admirable et plus consolante, que celle où l'on suit de siècle en siècle l'action de la Providence sur les peuples et les individus.

Les annales de notre chère patrie, plus que toutes autres, brillent d'un éclat merveilleux de cette protection divine accordée à un peuple chrétien.

Dieu qui voulait se faire, sur nos bords, un peuple à lui et à sa divine Mère Marie ; alors que les vieilles nations de l'Europe blasphémaient son Nom et oublièrent ses bienfaits, déploya au sein de nos forêts gigantesques la puissance de son bras ; sa main fut véritablement le bouclier de nos pères, le glaive de nos guerriers, et s'il permit que le sang des missionnaires se mêlât à la sueur des défricheurs de la Nouvelle-France, c'est qu'il ne voulait pas que notre terre fut privée du double baptême que confèrent la foi et l'amour du sol natal. Aussi les traditions de foi, de piété canadienne se sont-elles transmises de génération en génération, et quand le péril a menacé la patrie, quand le secours humain a manqué à la famille, quand le malheur est venu fondre sur le Canadien ; faisant écho au Prophète-Roi, on s'est écrié : *Qui espéra jamais dans le Seigneur et fut confondu.* Puis le regard tourné vers le ciel, on attendait une protection qui ne fit jamais défaut.

En réveillant mes souvenirs d'enfance, j'y trouve un épisode marqué du double cachet de la confiance en Dieu et du secours qui en est la récompense.....

C'est un souvenir qui m'est cher à deux titres. Et d'abord il fait palpiter mon cœur d'amour et de reconnaissance envers le Dieu miséricordieux qui nous tendit à l'heure de l'épreuve sa main puissante et secourable ; puis l'Héroïne du drame que je vais raconter, n'est pas autre que celle qu'un auteur appelle :

CE TRESOR QUE DIEU NE PRETE QU'UNE FOIS : *MA MÈRE!*

MA MÈRE.

MA MÈRE ! que de pensées se présentent dans mon cœur devant les quatre lettres de cet humble petit mot, où se cache cependant tout un monde d'amour, de tendresse, de sacrifices et de vertus.

MA MÈRE ! que j'aime à redire ce nom. Avec lui, revit le berceau où je dormais sous son regard ; le toit, où je venais chaque année du collège retremper mes forces, ma foi, mon courage ; sa poitrine, où je versais mon âme blessée par les premières épines du chemin de la vie ; le front, où je répandis, en un jour béni, les douces et saintes larmes que m'arrachait le premier holocauste que ma main tremblante immola, *pour la première fois*, sur l'autel du Vrai Dieu.

A toutes ces pensées, à tous ces souvenirs, se joignent les scènes d'une nuit lugubre, nuit, où mon inconsciente enfance ignorait la crainte, protégée que j'étais pas le cœur de ma mère ; de ma mère combattant, pour sauver la vie des siens, contre les flots qui cherchaient à emporter mon village inondé.

A. B.

(à suivre.)

Une chose qui m'humilie profondément est de voir que le génie humain a des limites, quand la bêtise humaine n'en a pas.  
[A. Dumas.]

VERS A RETENIR  
*Latina Gallicaque frustula.*

(*Suite.*)

Cœlum, non animum mutant, qui trans mare currunt. [HORACE.]

Ut semel emissum est, volat irrevocabile verbum. [HORACE.]

Felix qui potuit rerum cognoscere causas. [VIRGILE.]

Durate et vosmet rebus servate secundis. [VIRGILE.]

Conscia mens recti famæ mendacia ridet. [OVIDE.]

Venturæ memores jam nunc estote senectæ. [OVIDE.]

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. (CORNEILLE.)

Et le combat cessa faute de combattants. (CORNEILLE.)

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. (MOLIERE.)

Rien ne sert de courir, il faut partir a point. (LA FONTAINE.)

Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue. (BOILEAU.)

L'esprit qu'on veut avoir gate celui qu'on a. (GRESSET.)

(*à suivre.*)

PAR-ÇI, PAR-LÀ

Deux hommes du peuple se querelaient.

L'un avait a la main un baton dont il menaçait son adversaire, et l'autre n'avait rien.

—Lache ! s'écriait celui-ci ; pose-la donc a terre, ta canne ; tu verras la scène changer.

Piqué d'honneur, l'interpellé jeta son baton sur le pavé.

Le beau parleur, s'en emparant lestement, s'écria :

—Je te le disais bien, din don, que la scène allait changer ; c'est moi qui ai maintenant la canne ; c'est a toi de filer doux.

Le maréchal Lobau faisait manœuvrer un bataillon de la garde nationale dans la cour des Tuileries. Il avait commandé :

—A droite, serrez la colonne, et au

pas de course ! .....

Les gardes nationaux tournèrent a gauche et se mirent a courir a la débandade. Alors le maréchal de crier :

—Fermez les grilles, voila mes canards qui vont se jeter a la rivière.

TRADUCTION LIBRE. —C'était pendant le Carême ; un prédicateur commence son sermon par ces mots :

—*O tempora ! O mores !*

—Qu'est-ce que cela veut dire ? demande un enfant a son camarade.

—Nous sommes en Carême, répond celui-ci ; *O tempora ! O mores !* cela veut dire *le temps de la morue.*

Tout ce qu'on dit faut le penser ;  
 Il n'est rien qui nous en dispense ;  
 Mais on peut bien se dispenser  
 De dire tout ce que l'on pense.